Viramma, Josiane et Jean-Luc Racine

UNE VIE PARIA. LE RIRE DES ASSERVIS. INDE DU SUD

Collection Terre Humaine, Plon
1995, 626 p

Compte rendu d'André Velter dans LE MONDE
9 Juin 1995

La voix des intouchables

Une nouvelle fois, la collection « Terre humaine » propose un livre événement, un livre qui met au jour un témoignage exceptionnel et s'appuie sur un travail éditorial exemplaire. C'est aussi un ouvrage profondément dérangeant, par là tonique, efficace, à l'opposé de toutes les réactions stéréotypées généralement attachées à l'Inde et complaisamment colportées au bénéfice des âmes sensibles que la misère révolte pourvu qu'elle s'établisse le plus loin possible.

Ici, avant de condamner, on est sommé d'entendre. Avant de juger, on se doit d'explorer un territoire inconnu d'une terrifiante complexité, d'une étouffante cohérence, mais également, en dépit de son impitoyable dénuement, d'une étrange richesse. Ainsi, avant même de comprendre ou d'analyser, se trouve-t-on confronté à la pire insolence : de la joie de vivre là où l'injustice, l'oppression et l'opprobre auraient dû ravaler toute joie et toute vie véritable.

Dans sa triple scansion, l'intitulé du livre insiste d'ailleurs sur ce quasi-scandale qui fait suivre l'annonce d'Une vie paria par « Le Rire des asservis » et l'indication du lieu, l'« Inde du Sud ». Entre deux données objectives, se glisse une notation qui provoque. Car tous les mots comptent. Il s'agit bien du récit autobiographique d'une villageoise du pays tamoul, appelée paraiyar dans cette région de Pondichéry, dénomination que les voyageurs européens contractèrent en paria. Et il s'agit bien du formidable appétit de vivre de cette femme vouée à l'ancestrale servitude qui continue chaque jour de l'écraser.

Viramma, la locutrice, tient le premier rôle. C'est d'emblée une personnalité attachante, émouvante, d'une humanité débordante, d'une ténacité prodigieuse, avec, à parts égales, sincérité, sens pratique, naïveté, superstition, générosité. Elle est dotée, à l'évidence, d'une vitalité hors norme, même si, dans sa manière d'être ou de penser, elle n'est en rien hors norme. S'il lui arrive de contester, de dénoncer, parfois de résister à un propriétaire par trop odieux, jamais elle ne met radicalement en cause la condition qui lui est faite, la malédiction sociale et religieuse qui la maintient dans le céri, le quartier réservé aux intouchables, à l'écart du village.

En cela, Viramma apparaît comme le porte-voix idéal de ceux qui n'ont jamais droit à la parole, de ceux qui sont humiliés par la parole et le discours des autres, de ceux qui n'osent pas même prendre conscience de la saveur, de la vigueur, de la noblesse de leur parole. La narration, suscitée, enregistrée, composée avec scrupule et ferveur par Josiane et Jean- Luc Racine, s'apparente à un dévoilement et, plus encore, à un arrachement. Chaque mot de Viramma est d'abord comme extrait du grand corps muet de sa caste. Mettre fin à ce mutisme accepté est en soi une victoire, une conquête, un acte d'appropriation. D'autant que ce qui se dit et se transcrit en pleine lumière ouvre les vannes de la mémoire. Pour la première fois, Viramma et, plus généralement, ceux qui l'entourent, s'attardent sur eux- mêmes s'interrogent, s'écoutent, prennent intérêt au cours de leurs destinées, au détail de leurs rites, au pourquoi de leurs fêtes.

Ce gigantesque questionnement de la communauté paria crée, par la grâce et la faconde du médium choisi, une histoire proliférante. Car Viramma est une conteuse d'une remarquable précision, à qui rien n'échappe, et qui se confie sans détour. Sa langue, bien pendue, ne s'embarrasse d'aucune ellipse, son vocabulaire ne connaît pas d'interdit. Ainsi, après une longue rébellion contre son mari, elle raconte : « Une fois, pour le punir d'avoir été si brutal au début de notre union, je lui ai fait lécher mes plantes de pied et mes orteils ! Ça me faisait beaucoup de bien en même temps. J'ai découvert avec lui que les oreilles et le creux derrière les genoux étaient des endroits à plaisir. Il n'y a pas que ça. Je voyais avec admiration ses petites couilles bien velues et son dard gros et dur comme de la canne à sucre avec son gland violet. J'étais toujours très émue dans ces moments-là, et j'éprouvais des sensations que je n'avais jamais connues avant. Il me disait en me caressant la toison : « Tu es mon mont de Tiruvannamalai et sa mèche ! » Ayo ! Ayo ! Sinnama ! On s'en est fait des choses quand on était jeunes ! La position qu'il préférait, c'était « l'épluchage de la noix de coco ! »

Cette verve, cet allant, cette « santé » portent tout le récit, y compris dans ses séquences les plus sombres, les plus tragiques. Qu'elle évoque la mort en bas âge de neuf de ses enfants (la page où elle essaye de récapituler l'ordre des naissances, la succession des noms, est à la fois déchirante et burlesque), qu'elle se souvienne du passage nocturne de l'ombre d'un revenant, qu'elle s'en prenne à un farfadet retors et farceur, qu'elle dépeigne méticuleusement les rites mortuaires, qu'elle évalue le savoir-faire des voleurs professionnels, qu'elle narre avec solennité et gourmandise la consécration puis le sacrifice d'un porcelet (« Il était beau comme un roi et grognait de plaisir ! »), qu'elle dise son penchant pour les rythmes enlevés (« Une fête sans musicien, ce serait une indignité, ce serait comme une nourriture sans sel ! »), Viramma ne cesse de révéler la trame d'un monde où le réel et l'imaginaire s'épousent, où la peur, la honte, les réflexes de survie cherchent à se transfigurer. Il y a là une densité d'expériences, de sensations, de signes, d'illusions aussi, qui rendent présomptueux et réducteurs la plupart des mots d'ordre militants.

Sur ce sujet où il serait indécent de s'aventurer à la légère, Josiane et Jean-Luc Racine s'expriment avec une rare justesse de ton : « Viramma témoigne de la redoutable puissance des logiques d'asservissement, subjuguant les esprits dans l'amour de leurs chaînes. Mais elle éclaire aussi, Viramma la souriante, la force des méprisés, l'enjouement des humbles, et tout ce qui fait au quotidien la grandeur des petits, trouvant dans les menus espoirs qu'ils s'autorisent, comme dans cette autre sécurité que créent la convivialité et la culture reçue en héritage, des contre-feux collectifs aidant à tenir, en rejetant l'individualisme sans méconnaître l'individualité. Qu'on nous comprenne bien, cependant : dire ainsi ce qu'est la grandeur des asservis n'est pas nier l'asservissement, ni l'enjoliver ou en minimiser la charge. C'est

simplement gratter l'écorce épaisse pour trouver sous l'aubier, au coeur du système oppressif, le fin canal de sève qui fait que la vie continue dans l'humaine dignité. »

A sa manière, qui ne fait aucune référence à l'aliénation, ni à l'acculturation, ni à l'émergence des nouveaux modèles idéologiques, Viramma se lamente de voir combien, chez son fils Anbin, le refus de la condition de paria se double du refus de toute culture traditionnelle et le laisse amnésique, voire encore plus démuni. « Ils ont honte, ils ne savent plus rien, maintenant, ces jeunes cons, s'écrie-t-elle. Mon Anbin, avant son mariage, savait jouer le rôle du frère de Rama. Ce crétin dit qu'il ne veut plus faire ça, qu'il a tout oublié... Ça ne les intéresse plus tout ça. Ce qu'ils veulent, c'est se plaquer les cheveux avec beaucoup d'huile, se mettre de beaux habits, et aller dans les salles de cinéma. »

Sur ce point, au moins, la situation présente et les réactions qu'elle inspire sont partout en partage, et nullement réservées à la seule société indienne.

ANDRE VELTER